

L'immobilité

*U*n homme suit une femme. Depuis quelques années. Dans les multiples lieux où elle l'amène. Il est à quelques pas derrière elle, attentif, effacé. Est-il amoureux ? Parfois. Lui veut-il du mal ? Ça lui arrive. Est-il payé pour cette tâche ? Fidèlement. Qui donc le paie ainsi ? C'est elle. Elle lui demande de la suivre pour découvrir où elle va. Il est des lieux qui ne peuvent être découverts que si l'on nous y suit.



Aux premiers jours, je pensais à Cendrillon. Il y avait la méchante mère et deux vilaines sœurs, préférées et paresseuses. Le père, trop absent, n'avait su tenir sa place. Rapidement elle semblait me conférer les pouvoirs du prince étranger qui briserait le silence et l'emmènerait loin. Mais la danse fut courte, minuit sonna rapidement. J'ai bien pensé pouvoir découvrir un soulier perdu et retracer la princesse. Elle répétait qu'il était trop tard, qu'elle ne savait ni ne pouvait. Je fis du prince un crapaud, en vain. Je dus

me résigner. Je perdis le fil de l'histoire, j'oubliai Cendrillon. Il fallut que tout s'arrêtât. Alors seulement elle me surprit, elle me prit et se laissa prendre à *sa façon*.

Pourtant elle m'avait bien dit qu'on s'était déjà trompé d'histoire à son sujet. Elle ne se reconnaissait pas dans celle qu'elle jouait. Elle se sentait à côté de son personnage, dans un mélange de vide, de devoirs non remplis et d'urgence à partir ailleurs. Mais où trouver ce qu'on cherche quand on est en quête de soi ?

Elle travaillait fort à sa tâche d'analyste, comme si le travail assidu lui apprendrait le laisser-aller. Au plus près, elle restait seule, vide, triste, mûre avant son temps, solide comme peut l'être, disait-elle, *une grande statue de sel*. Et cette image dépeignait la sensation courante d'être démunie, confuse, chargée de ressentiments flous, mais incapable d'identifier le désir ou l'affect qui l'animait. Cette incapacité la désespérait et mes commentaires avaient souvent l'heur d'accentuer ce désespoir. Pourtant, malgré tout, elle attendait, révoltée d'être ainsi en attente mais n'ayant d'autre issue. L'amoureux prendrait une décision, l'analyste accomplirait le geste libérateur.

Le geste tardait. La colère restait fruste, elle se disait seule fautive. Désirer l'appauvrisait. Notre travail lui permettait de mieux identifier ce qu'elle ne voulait pas, mais elle en demeurait là, incapable de reconnaître son désir personnel. Sa recherche la conduisait irrémédiablement à la perte et à l'insatisfaction. Elle y reconnaissait les exigences qu'elle avait ressenties en grandissant et qu'elle reproduisait fidèlement. De ces constatations, elle émergeait aussi démunie, sans direction : « Je vois tout ce que je ne veux pas mais je ne sais ce que je veux », disait-elle quelquefois. Ce qui devint aussi : « Je suis face à ce que je ne veux pas, mais je ne sais qui je veux. » Et elle craignait de ne pas vouloir ce qu'elle découvrirait en elle.

Avec le temps, je dus reconnaître combien les progrès étaient lents, combien le sens des mots construits au fil des séances semblait avoir finalement assez peu d'impact sur un mouvement de fond dont elle me parlait, somme toute, depuis le début : un sentiment général d'immobilité s'était insinué entre nous, reposant non pas sur quelque inactivité mais sur une sourde poussée d'immobilisme. J'en parle aujourd'hui après plusieurs

années, et il me reste difficile de ne pas croire que j'aurais pu faire davantage, interpréter plus et mieux, flairer le vent avant d'essuyer la tempête. Mais là était peut-être précisément le piège qu'elle nous tendait, et j'avais mes raisons pour m'y prendre. Car malgré tout, je ne perdais pas courage et je travaillais dur. Comme elle s'imposait de le faire. J'essayais de reprendre les sentiers déjà parcourus, espérant leur frayage plus prégnant à force d'usage ; j'en cherchais de nouveaux dans ce qui nécessairement m'échappait ; je lui proposai, à la faveur d'un changement de bureau, le divan qu'elle avait laissé inoccupé depuis le début, espérant par là dégager de nouveaux élans ; nous en parlâmes un temps, mais elle garda son fauteuil. En tentant de cerner les angoisses qui nous immobilisaient, en traquant les résistances à m'utiliser plus directement, crûment, avidement, n'étais-je pas toujours implicitement à lui demander de bouger, de faire un mouvement ?

Elle se rappelait une image vivace, à l'orée de l'adolescence, où, enfermée dans sa chambre, elle s'imaginait entièrement entourée de plâtre. Elle y était à l'abri, il n'était plus question de grandir ou d'être blessée. Tout s'arrêtait. Mais elle ne pouvait plus bouger.

Il me semble que j'ai moi-même longtemps trop bougé. Il fallut que je tolère plus pleinement le poids de mon impuissance et de l'immobilité, que j'y vois non plus un obstacle, mais une condition d'émergence. Alors seulement elle put se laisser surprendre et me surprendre. Il fallut être tous deux immobiles, les mots seuls ne suffisaient pas. Le geste, intensément, dut s'ancrer entre nous. Ai-je tort d'ainsi rendre la tempête immobile nécessaire (ou devrais-je plutôt parler de « tempête en négatif » car l'orage franc, bruyant, rageur, il ne vint que plus tard, en aval des moments dont j'esquisse ici quelques traits) ? Cette mise en acte, mise en chair, donnant en quelque sorte son poids affectif au dire qui peut l'accompagner, ne traduit-elle pas l'essence du mouvement transférentiel ?

En évoquant le transfert, nous questionnons plus aisément la gratification pulsionnelle recherchée, qui n'est ici évidemment pas à négliger : en m'immobilisant, ne m'avait-elle pas maintenant à son entière disposition ? Mais, préalable au désir, sa quête semblait concerner un lieu où désirer, où la pulsion pourrait s'accueillir sans catastrophe.

L'immobilité me paraît maintenant comme une dimension nécessaire du creux dans lequel son mouvement spontané put se déployer. Pour certains, comme elle, comme cette part de moi animant la trame contre-transférentielle, le vide n'est jamais creux et un creux ne peut qu'être vide. L'analyste paraît si plein que nul creux ne peut être offert (nous reviendrons plus loin sur cet aspect du creux).

Dans ce cas-ci, le divan prit lentement forme en creux, tandis que l'analyste s'effaçait. Plus précisément, elle dit : « Je vous ai effacé, je vous ai rendu silencieux ». Car un jour elle s'étendit, après s'être assise quelque temps sur le divan. Malgré sa prudente progression, le mouvement ne pouvait faire l'économie du moment de rupture où elle s'allongea. Une rupture toujours risquée à laquelle nous pouvions maintenant, peut-être, survivre. Ses premières phrases, dans la nouvelle disposition spatiale, furent d'ailleurs pour un enfant rencontré inopinément qui, sans respect, abîmait tout autour de lui. Il l'avait rendue hors d'elle, elle qui depuis toujours s'était faite protectrice des lieux. De cet enfant, en elle, en moi, elle pouvait risquer de s'approcher un peu plus.

Je ne voudrais pas fétichiser le divan et refermer le mouvement sur le seul geste de s'étendre. La magie serait brève et mon propos contradictoire. Je m'arrête à ce passage du fauteuil au divan, cette fois initié par elle, non seulement en tant que signe révélateur du jeu d'un nouvel élan personnel ; non seulement en tant que geste organisateur d'un nouvel espace relationnel entre nous ; mais je l'évoque surtout à cause de l'émoi de surprise qui fut mien lorsqu'un matin elle s'allongea. Là encore les mots n'avaient pas suffi, car elle anticipait ce moment et m'avait prévenu en quelque sorte. Mais je restais impréparé.

Je me surpris de ma surprise. Les conditions changeaient : elle ne serait plus là où je pensais la trouver.



Une histoire de lui : Winnie

« — Tu ne voudrais pas raconter une histoire à Winnie ?

— Je veux bien, mais une histoire de quoi ?

— Une histoire de lui. C'est ce qu'il aime le mieux. Il est comme ça, Winnie l'Ourson¹. »

*Raconter une histoire de lui*², n'est-ce pas là, comme le narrateur de *Winnie-the-Pooh*, ce à quoi s'est appliqué cet autre « Winnie », animé d'une même préoccupation : permettre à l'enfant d'habiter au premier chef son histoire. C'est à cette seule condition qu'il est possible pour l'enfant de tisser par la suite une histoire avec l'autre et d'admettre une contribution extérieure à soi.

Constatons ici, dans le souhait d'entendre raconter une histoire de Winnie, tout le chemin déjà parcouru. La demande faite à l'adulte s'articule autour de cet étonnant personnage de l'ourson. C'est à l'adulte à entrer, avec respect et précaution, dans le jeu de l'enfant. Dans ce processus s'inscrit tout le paradoxe de la position fondatrice de l'adulte face à l'enfant. Cet adulte, à tant d'égards, devance l'enfant, prévoit, construit les conditions d'une histoire qui dépend de lui. Il porte un scénario déjà complexe auquel se greffe le nouveau venu. Mais ce même adulte doit aussi s'effacer de l'avant-scène pour devenir celui qui assiste, celui qui raconte l'histoire se déployant devant lui. Il se fait porte-parole, il suit. Le soutien, tout primordial qu'il soit, cherche d'abord à disparaître au profit de l'enfant et de son histoire en chantier. Permettre au bulbe de se transformer en jonquille grâce à un environnement convenable, et non faire sortir la jonquille du bulbe, disait Winnicott³.

Est-il possible cependant de n'être que l'adulte qui soutient et qui suit ? Comment l'adulte, et en premier lieu le sexuel dans l'adulte, peut-il ne pas imprimer sa marque à l'histoire ? Et, bien sûr qu'elle s'y trouve cette marque, entière et en morceaux, décortiquée, mastiquée, transformée et intacte, mais bien là. La preuve n'est plus à faire. L'enjeu tient plutôt à articuler ce double rôle d'un adulte à la fois séducteur et soutien, à la fois celui qui détourne et celui qui assiste. Le problème se pose également dans la situation analytique, pour l'analyste qui raconte une *histoire de lui*, nous plongeant dans ces mêmes eaux où dorment les spectres de la suggestion et de la perversion. Où la soumission et l'établissement d'un faux self constituaient, pour Winnicott, les pires dangers, l'exemple premier de l'aliénation.

Si nous, analystes, comme tous les parents, racontons tous une histoire, dont nous cherchons d'ailleurs à saisir toute la teneur — une histoire donc à notre su et à notre insu —, comment nous faire narrateur d'une *histoire de lui*, comme pour Winnie (non pas une histoire sur lui, en lui ou même malgré lui) ? L'histoire est à *lui*. Si *lui* se construit avec et par l'histoire, quelle est cette paradoxale position permettant de bâtir une *histoire de lui* en notre rugueuse présence (pour faire contraste avec l'image lisse du miroir asexué) ? Voilà le fil que j'aimerais tenir derrière cette réflexion où je tenterai d'utiliser certains concepts de Winnicott en les travaillant avec le ciseau d'une métapsychologie plus classique des pulsions. Je voudrais m'attarder sur certains enjeux de ces cures avec des patients ayant grand mal à se faire narrateurs d'une histoire d'eux-mêmes.



Fonction transitionnelle et utilisation de l'objet

Le bref parcours clinique évoqué plus haut, trop succinct et trop vaste à la fois pour mon propos, ne saurait être réduit à l'équation d'une carence à combler. « On a trop forcé le bulbe ? Rendons-lui l'environnement facilitant qui a manqué », expliquerait-on. L'analyste n'aurait qu'à se taire et attendre, laissant place ainsi aux mouvements spontanés de l'analysante. C'est là une position qui ignore l'ampleur de la défense érigée par celle-ci, confondant la fleur actuelle avec le bulbe d'origine.

Il ne s'agirait pas non plus de prétendre à une absence d'histoire chez cette patiente. Elle met cependant de l'avant un scénario d'intrusion, de dépossession, de non-accession qui fait davantage qu'ajouter un nouveau plan à l'histoire : il monopolise la scène et transforme les conditions d'élaboration de l'histoire. Il consacre la dissociation de l'histoire et de sa narratrice : « Je ne me reconnais pas ; je suis à côté de l'histoire, mais je ne sais où ». Il y a écart, rupture entre un univers partagé où elle fonctionne avec peu de plaisir et beaucoup de complaisance, et un monde interne dont elle ressent les soubresauts mais dont elle ignore la clef et l'alphabet. Cette rupture se retrouve devant les mots de l'analyste, qui lui glissent entre les doigts et qui paraissent si souvent impénétrables.

Avec Winnie-the-Pooh, j'évoque une histoire ; d'autres ont réfléchi en termes de contenant et de contenu. Winnicott nous a invité à penser en fonction d'un espace de jeu que l'analyste viserait avant tout à instituer chez ces patients incapables de jouer. L'expression plaît, mais mesure-t-on toute l'importance des déplacements apportés à la métapsychologie classique par la figure centrale du Middle Group britannique ? On assiste chez lui non seulement à une réhabilitation de l'objet externe en psychanalyse, mais ce faisant, les « lieux où nous vivons » se trouvent transformés. Après avoir d'abord déplacé l'accent des pulsions au moi, Winnicott introduit ensuite une nouvelle triangulation, antérieure à la triangulation œdipienne classique, permettant de reposer de manière originale le problème de l'articulation réalité psychique-réalité extérieure. Il ne s'agira plus seulement d'éclairer ce qui sépare ces deux réalités, mais ce qui les relie et peut permettre leur relative appropriation par l'individu.

Le jeu naît dans ce nouvel espace, qualifié de potentiel, d'intermédiaire ou de transitionnel, ouvrant la frontière entre le dedans et le dehors. Le jeu qualifie ainsi à la fois le contenant, la dimension spatiale, comme on parlerait, en menuiserie, du jeu entre deux planches de bois, et son contenu, dont Winnicott veut retenir davantage le mouvement se faisant, le *jouer*, que son résultat. C'est ainsi que, dans ce jeu, s'actualise et se découvre le soi, le geste spontané et créatif, donnant « le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue⁴ », contrastant avec une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure ou une exploitation brute des pulsions. Le nouveau lieu, sur la crête entre le dedans et le dehors, s'avère l'espace primordial pour le sujet, rendant significatif ses rapports aux deux versants de cette crête mouvante. L'objet transitionnel, Winnie-the-Pooh, s'anime sur cette scène d'illusion maintenue tendue entre le pôle du contrôle magique intérieur et celui des exigences de la réalité partagée. Première possession non-moi, signant l'instauration d'une distinction moi-non-moi, cet objet marque un mouvement dialectique où la fermeture du moi, à partir de l'indifférenciation préalable, repose sur l'ouverture maintenue dans l'aire transitionnelle. Cette triangulation sous-tend la formation du symbole et permet la rencontre des mondes interne et externe, à défaut de laquelle chacun maintient son autocratie unilatérale.

Résultant de l'apparition des objets et phénomènes transitionnels, dans leur prolongement ultérieur par un rapport ludique et créatif à l'environnement, et par la constitution d'aires privilégiées de relative non-intégration, peut être décrite une *fonction transitionnelle* permettant le déploiement de ce jeu, de cet espace, d'un mouvement *entre* les deux scènes interne et externe. Si Winnicott a largement mis l'accent sur le rôle initial de la mère dans la constitution de l'espace potentiel entre elle et l'enfant, j'aimerais, par l'idée d'une fonction transitionnelle, mettre l'accent sur la structuration interne chez l'enfant et l'adulte de cette capacité à *constituer et renouveler*⁵ les lieux de jonction entre le dedans et le dehors. Cette fonction implique une confiance, à l'origine vécue avec la figure maternelle, reprise par le moi sous forme certes d'une confiance dans l'environnement mais surtout d'une confiance du moi dans sa capacité à contenir et élaborer la pulsion. Ce qui est visé correspond moins à une structure qu'au fonctionnement de cette structure, axé sur un travail de symbolisation suffisamment efficace et ouvert pour, paradoxalement, permettre la non-intégration et l'informe (*formlessness*). Cela n'est pleinement possible qu'à travers le développement d'une autre capacité intimement associée à la fonction transitionnelle.

Ce n'est pas l'objet, bien entendu, qui est transitionnel. Winnicott précisait, dans l'avant-propos de *Jeu et réalité* : « Ce à quoi je me réfère, ce n'est pas au bout de tissu, à l'ours en peluche auxquels le bébé a recours ; ce n'est pas tant à l'objet utilisé qu'à *l'utilisation de l'objet*⁶ ». La même expression, *l'utilisation de l'objet*, désigne cette autre capacité, celle de placer l'objet en dehors de l'aire des phénomènes subjectifs. Ce changement dans l'épreuve de réalité est précédé et facilité par les phénomènes transitionnels, mais seul son établissement permet la claire démarcation des réalités subjective et objective, et ainsi le plein déploiement de l'aire transitionnelle. Quand l'objet survit à sa destruction par le sujet, atteignant ce faisant son caractère d'objet objectif, la place est libre pour le jeu, sans risque d'une issue catastrophique.

La non-survie de l'objet maintient la subjectivité et le sentiment de contrôle magique. Aucune limite n'est offerte à la destructivité. L'objet inutilisable rend la pulsion inutilisable dans le commerce avec l'objet et bloque l'intégration de cette pulsion par le moi⁷. L'espace de jeu est menacé

par les mouvements fantasmatiques effaçant les conditions de l'illusion. Le fantasme devenu hallucination ne se prête pas à jouer. C'est dans cette optique que le psychanalyste d'enfants s'attardera avant tout aux ruptures et discontinuités dans le jeu d'un petit patient, comme aux bris dans la chaîne associative de l'adulte. Mais à un niveau plus primaire, le moi est menacé dans son sentiment de continuité. Plus précaire sera cette continuité, plus destructeur sera le monde interne, plus pauvre sera l'espace intermédiaire. Ce que nous pourrions qualifier de *défaut de fonction transitionnelle*.

Notons au passage que la destructivité à laquelle Winnicott fait référence ne comporte originellement ni colère ni haine. La pulsion est en soi destructrice. Winnicott la compare au feu sortant de la gueule du dragon, comme une propriété essentielle de la vie. Nous retrouvons ici la pulsion dans sa quête d'une décharge à zéro, dans son intolérance à toute tension et à tout objet objectif, étranger. Vu sous cet angle, même s'il est toujours demeuré opposé à l'idée d'une pulsion de mort plongeant dans l'hérédité et permettant de court-circuiter les relations les plus précoces, Winnicott s'oriente vers un monisme pulsionnel et ses positions s'apparentent au concept de « pulsion sexuelle de mort » proposé par Jean Laplanche⁸.

Quand Winnicott fait des pulsions « la plus grande menace pour le jeu et pour le moi⁹ », il y a lieu de considérer non seulement comment un éveil pulsionnel ponctuellement excessif bloque le déroulement du jeu, mais aussi, de manière plus générale, comment la pulsion est impropre au jeu là où elle conserve sa subjectivité absolue, là où son objet est irréductiblement subjectif. L'incapacité de jouer de ma patiente s'articule au désespoir suscité par une scène interne inutilisable, perçue comme destructrice et inélaborable. L'objet n'a pas survécu, ou ne survit qu'au prix de l'immobilisme de la patiente. La figure de plâtre qu'elle évoque pourrait illustrer ce qu'il en serait d'un objet et d'un sujet en train à la fois d'être détruits et réparés. Dans ce genre de problématique, le sujet reste coincé avec des éléments qui prennent l'allure de déchets (des objets morts ou endommagés, inutilisables) dont il ne sait que faire¹⁰.

Plusieurs ont accusé l'analyste de la petite Piggie d'avoir négligé le sexuel, notamment le sexuel de la mère, au profit de l'expérience d'une continuité

du moi et de la relation à l'objet. Et pourtant, le sexuel et son caractère traumatique peuvent se lire dans l'ombre de l'œuvre winnicottienne, comme une exigence fondatrice de l'ensemble, comme le roc à partir duquel la théorisation trouve sa nécessité. Par l'insistance mise sur l'importance de respecter l'espace psychique de l'enfant et sur les conséquences de l'empiétement, se trouve traduite la grande vulnérabilité de cet enfant plongé dans l'univers adulte. Et le danger premier ne vient-il pas de la pulsion, et d'abord de la pulsion mise en branle par les soins de l'adulte ? Le *holding* et le *ego-relatedness* font pendant à cette menace pulsionnelle qui restera toujours essentiellement étrangère de nature, hétérogène, en particulier dans ses fondements. L'étranger, c'est à l'origine cet adulte et cette sexualité qu'il porte avec lui dans ses rapports à l'enfant¹¹. Le sexuel dans la mère et, à sa suite, le sexuel de l'enfant alimentent ce que Freud décrivait comme la première expérience de séduction, à l'ombre du besoin, l'éprouvé de l'action d'une force extérieure à soi qu'il faudra réduire ou lier. L'enjeu sera pour l'adulte de séduire sans soumettre, de provoquer sans anéantir. Il s'agira de rendre la montée pulsionnelle structurante, inspirante. Ce n'est pas un mince tour de force que d'inscrire un tel renversement à partir d'une expérience initiale de rupture et d'étrangeté. L'intégration de la pulsion et son plein usage par l'individu dépendront de la capacité d'utilisation de l'objet et de l'établissement de la fonction transitionnelle, ce qui suppose encore là le rôle de l'objet et de la position que celui-là adopte face à la pulsion.



Le creux analytique

Si en maints endroits dans sa théorisation, Winnicott se montre très prudent face à la pulsion, il semble surtout vouloir éviter un nouveau rabattement de la théorie sur la scène interne, laissant négligée la contribution importante des facteurs externes et détruisant les conditions du paradoxe essentiel à l'établissement d'une aire intermédiaire fondamentale pour l'appropriation de la pulsion par le sujet. Tout en associant les phénomènes transitionnels aux débuts d'une activité de symbolisation, il tient à se démarquer du concept de sublimation des pulsions. Il aurait peut-être aussi craint que le terme de fonction

transitionnelle fasse oublier la double polarité nécessaire au paradoxe et le rôle primordial de l'objet dans son établissement et son respect. On ne peut parvenir à jouer sans aide.

Mais l'aide de l'analyste est toujours si suspecte pour ces patients qui ont du mal à jouer. Suspecte comme la pulsion. Si notre tâche première revient à constituer ou reconstituer un espace de jeu, elle ne se fait pas sans difficulté. Combien d'écrits psychanalytiques abordent, par différentes approches, cet exigeant problème de rendre l'analyste utilisable !

Dans la situation analytique, l'analyste se propose à être utilisé. Il tente d'offrir un objet en creux que l'analysant aura tôt fait de remplir. Nous pouvons concevoir ce creux comme résultat des différents refusements de l'analyste¹², articulés à la liaison de sa sexualité. Cette visée reste nécessairement incomplète et il ne saurait y avoir de concavité lisse. Voyons-la plutôt comme recouverte d'aspérités pouvant toujours, dans la régression contre-transférentielle, se gonfler en véritables pseudopodes. Le transfert névrotique pourra jouer sur ces aspérités et tenter de s'y accrocher.

Dans sa dimension pleine, on fait généralement de ce transfert névrotique un phénomène de déplacement depuis l'originaire jusqu'à la personne de l'analyste : déplacement d'imagos, de désirs ou d'instances, mais déplacement toujours. L'analyste répond en n'étant jamais là où le patient s'attend à le trouver. Écoutant *à côté*, parlant *à côté*, il maintient le déplacement ouvert. L'analysant s'y découvre autre, ailleurs que là où il pensait lui-même se trouver.

Dans toute cette activité, l'analyste se veut celui qui suit, l'autorité appartient au patient¹³.

Ma patiente pose d'emblée le problème à l'envers : elle se sent à côté, elle ne sait où se trouver. Mais elle est à la fois immobilisée. Et le déplacement, comme tout mouvement, menace le fragile équilibre qu'elle cherche à maintenir entre nous.

Remarquez que j'ai bien pensé un certain temps savoir où elle se trouvait. Je la devançais, elle sut m'immobiliser. Beaucoup plus tard, elle en reparla non pas comme d'une castration de l'analyste, mais comme d'une

élimination de toute sexualité. Un analyste asexué, comme elle se voudrait elle-même, espérant ainsi éviter tout appétit destructeur. Je me souviens ici d'une note dans laquelle Winnicott, réduit à rester longuement silencieux avec une patiente, compare l'interprétation à « un pénis faisant irruption dans le champ d'un sein et d'un bébé incapable de tolérer l'idée d'un pénis¹⁴ ». Par cette métaphore, en association avec ma patiente, je ne veux pas tant évoquer la situation réelle d'un nourrisson au sein, qui mérite sa propre déconstruction et interprétation, que souligner le caractère traumatique dont sont investis à la fois la sexualité et l'activité interprétative de l'analyste comme expression de la sexualité de ce dernier. Ces analysants nous rappellent les effets de rupture de la pulsion et de l'interprétation. Ils nous amènent aussi à suivre un étroit passage où deux écueils nous guettent : trop actif, l'analyste et sa sexualité ont envahi la scène ; trop effacé, l'analyste a été détruit.

La patiente dressa longtemps un écran entre nous, « comme un écran protecteur contre le soleil », disait-elle. Elle me surveillait. Il n'était pas question que je passe derrière elle, hors de son regard. L'analyste en creux ? L'analyste qui suit ? Le trop-plein et le vide étaient trop présents pour ne pas rendre l'aventure périlleuse et le creux fort douteux. En plaçant le danger au-devant, comme la menace de l'effondrement (*breakdown*)¹⁵, il devient possible d'y faire face et d'espérer s'en protéger.

Il y aurait lieu d'approfondir la description de cet *analyste qui suit*, rappelant l'expression initiale de *raconter une histoire de lui*, dans ces situations où l'analysant a du mal à jouer. Suivre implique survivre, maintenir l'intégrité de la technique analytique, respecter les capacités réceptrices du patient et son autorité sur lui-même. Suivre comporte sa propre éthique, en particulier avec ces patients dont la régression les mène à des états de dépendance qu'ils s'étaient bien jurés de ne plus revivre.



Suivre

Il y avait bien sûr sa difficulté à jouer, à bouger, à m'utiliser. Et sa demande contradictoire que j'accomplisse à la fois le geste libérateur et que je

m'immobilise. J'ai voulu dire quelque chose d'elle cherchant son histoire et craignant de faire des histoires. Il y en a tant qui finissent mal.

À décrire ses difficultés, ai-je assez dit celles de l'analyste à constituer ce creux d'où il cherche à suivre ? Car là où veulent nous conduire ces patients, nous sommes souvent les premiers à refuser d'y aller. Suivre n'est pas sans risque. La capacité d'utilisation de l'objet de l'analyste, sa capacité à préserver le caractère objectif de l'analysant — autre que soi, ailleurs que là où je voudrais le trouver —, est insidieusement mise à l'épreuve. Malgré l'usage régressif fait de lui, malgré son identification au patient dans son traitement de l'objet subjectif, l'analyste cherche aussi à garder l'analysant hors de ses propres phénomènes subjectifs à lui.

Un autre jour, il faudra parler à nouveau du masochisme érogène primaire¹⁵, cette fois en relation avec le « masochisme maternel primaire » et la position de l'analyste dans ce rôle de celui qui suit.

Parmi tous ceux qui nous accompagnent dans ces aventures analytiques, ceux dont les écrits, les idées, les mots et leurs effets nous suivent et nous travaillent, parmi ceux-là, j'ai tenu à souligner l'apport de Winnicott. Un auteur qui ne voulait surtout pas faire école ou modeler des élèves.

Et pour chacun de nous il y a aussi nos expériences et nos relations antérieures. Il y a l'enfance : dirons-nous qu'elle est passée devant ou qu'elle nous suit ? Pour certains, elle s'est immobilisée et cherche difficilement à retrouver son mouvement.



NOTES

1. A.A. Milne, *Winnie-the-Pooh* (1926), trad. franç., Paris, Hachette, 1979, p. 13.
2. De lui ou d'elle car la distinction importe peu, c'est encore et surtout les deux. «Tu ne peux pas l'appeler Winnie, voyons! [...] Parce que c'est un nom de fille», explique le narrateur de Winnie-the-Pooh, questionnant le nom donné par l'enfant à son ours en peluche (*Ibid.*, p. 12). Mais Jean-Christophe réplique qu'il s'agit ici de Winnie l'Ourson, alors vous comprendrez...
3. Dans une lettre à Mélanie Klein, en date du 17 novembre 1952 (D.W. Winnicott, *Lettres vives*, Gallimard, Paris, 1989, p. 69).
4. D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p. 91.
5. Car c'est bien de cela que nous parle Winnicott, comme certains autres auteurs de cette époque d'une rare fécondité en psychanalyse : notre rapport aux mondes interne et externe et surtout le maintien du lien entre les deux ne sont jamais donnés; ce lien est à créer et à recréer, interminé, interminable. Il reste fragile, précaire mais aussi une source de plaisir unique, la seule voie d'introduction du nouveau. «L'objet est toujours en train d'être détruit», écrit Winnicott (in *Jeu et réalité*, op. cit., p. 131).
6. D.W. Winnicott, op. cit., p. 4 (je souligne).
7. Ce qui rappelle les riches propos de Torok et Abraham, inspirés de Ferenczi.
8. J. Laplanche, *Problématiques V, Le baquet - Transcendance du transfert*, Paris, P.U.F., 1987.
9. D.W. Winnicott, op. cit., p. 73.
10. Winnicott le souligne : «Si l'analyste est un phénomène subjectif, comment se débarrasser des rebuts (what about waste-disposal) ?» [in *Jeu et réalité*, p. 127]. Il dit aussi ailleurs [*Ibid.*, p. 77] : «La quête du soi à partir de ce qui peut être fait avec des produits de déchet me paraît une recherche interminable, vouée à un échec total.»
11. On reconnaîtra ici l'influence des travaux de Jean Laplanche, en particulier la manière avec laquelle il a repris la question de la séduction et reconsidéré les rapports originaires à l'objet. Laplanche a cependant éclairé surtout le versant pulsionnel, en contrepois à Winnicott. D'où l'intérêt d'articuler et de faire travailler côte à côte leurs idées respectives.
12. J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1987.
13. J'ai cherché à développer cette question de l'autorité dans la situation analytique, à la lumière de la suggestion, dans un texte antérieur, «Le professeur parle-t-il avec le bon Dieu», *Trans*, n° 3, 1993, p. 85-98.
14. D.W. Winnicott, « Two Notes on the Use of Silence », in *Psychoanalytic Explorations*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, p. 81, (ma traduction). Il s'agit bien sûr d'une image, comme Winnicott peut en créer, qui ne saurait être appliquée directement à un bébé qui ne peut évidemment pas se faire une idée d'un pénis.
15. D.W. Winnicott, « La crainte de l'effondrement », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 11, 1975, p. 35-44.
16. La présente réflexion, on n'y échappe pas, poursuit celle entreprise sur la question du masochisme, notamment dans M. Gauthier, « Entre séduction et pulsion de mort : le masochisme », in *La pulsion de mort*, Montréal, François Gauthier Éditeur, 1994, p. 23-32 ; et M. Gauthier, « De l'objet secourable : désaide et masochisme », in J. Laplanche et coll., *Colloque international de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1994, p. 57-68.